

Henri le Navigateur (1394-1460)

ses buts - son époque - ses réalisations.

Et de quelques hautes figures de son siècle, le XV^{ème}

par le L^t Colonel honoraire Léon ANCIAUX,
Professeur à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer

17 mars 1960

I

IL convient de retenir, avant toute chose, qu'à l'aube du siècle des *découvertes portugaises*, les connaissances de l'Occident sur les limites opposées ou possibles de l'Océan Atlantique étaient plus qu'élémentaires. Qui d'ailleurs se serait risqué, alors, sur l'immensité inconnue ? « Nous venons des extrémités de l'Occident, là où le soleil se couche, et nous n'avons vu aucune terre au delà ; rien que de l'eau ». Ainsi parlaient, au VIII^e siècle, les pèlerins anglais Willebald et Wunbald, s'adressant au calife de Damas. Sept cents ans plus tard, à la naissance de don Henrique (..) les géographes n'avaient rien ajouté d'essentiel à la déclaration des pèlerins ». L'ouvrage ⁽¹⁾ auquel j'emprunte cette donnée, comporte par contre, quasi en dernière page, cette autre constatation : « Cent ans plus tard tout a changé. L'Occident a rejoint le plus lointain Orient, les barrières du monde sont tombées. L'Europe est partout » ⁽²⁾.

(1) Elaine SANCEAU : « *Henri le Navigateur* ». Ed. « Le Sillage », Paris 1949, page 262.

(2) *Ibid*, p. 281.

Avant 1430 encore, le monde connu se limite à l'oecumène de
anciens : ἡ γῆ οἰκουμένη. L'Amérique demeure dans les limbes; avec
l'Asie il n'existe que des moyens de communication terrestres ou semi-
terrestres. (Ils sont sous le contrôle exclusif de Venise.) Personne en
tout cas ne se hasarde le long des côtes du Maroc et a fortiori du reste
de l'Afrique !

★
★

Le clairvoyant animateur de l'ère des découvertes qui va s'ouvrir
— où nous allons entrer de plain pied — porte dans l'histoire, encores
qu'il n'ait jamais navigué lui-même, le nom qui lui revient : *Henri le
Navigateur*, Prince en Portugal et Chevalier du Christ.

« Il possédait, dit un auteur français (Larousse), le désintéressement
d'un savant et l'austérité d'un saint. »

★
★

Quand, au cours de nos voyages d'été — de toute la vitesse de
nos autos — nous avons franchi les plaines ondulées et arides au delà
de Burgos, de Valladolid, de Salamanque et jusqu'à Ciudad Rodrigo
nous entrons presque sans transition et dès la frontière lusitanienne
dans un pays verdoyant.

Des fontaines d'eau claire attendent le voyageur aux tournants
des routes; les collines boisées moutonnent à perte de vue. Dans les
cités riantes, des façades décorées d'*azuléjos* — ces porcelaines étroite-
ment apparentées au Delft ancien — flattent nos regards, l'accueil des
gens est souriant, le climat est tempéré bien que le soleil soit partout

Mais une mer légère et azurée va mettre un terme à notre course
pleine d'intérêt. A quelque distance d'Estoril et son exquise détente
peu au Nord de Cascaes — refuge de princes en exil — on vous montre
un gouffre effroyable, une cuve de roches où l'eau mousseuse, écu-
meuse de l'Océan se brasse, se heurte et s'agite en d'impressionnants
remous : « Bocca do Inferno », la gueule de l'Enfer ! Et non loin de
là, dans un site pas mal sauvage, lui aussi, du bout du doigt on vous
fera voir la « Fin do Mundo »; l'extrémité occidentale du continent
européen ! (11° 50 Ouest). Vous ne vous y attendiez pas. En voyage
n'apprend-on pas tous les jours ? En fait, MM., ce n'est pas là que
je voulais vous mener; mais bien vers ce que nous avions cru être le
point extrême — parce que nous ne tenions pas assez compte, à pre-
mière vue, de l'obliquité des méridiens. C'est au *Cap St Vincent*, près

d'un demi degré en retrait, que nous devons être. Le Cap St Vincent où accosta, selon la légende, guidé par les corbeaux, le saint patron de Lisbonne.

*
**

A proximité du cap, dans le petit village de Raposeira — *Vila do Infante* — le prince, sa jeunesse passée, donna rendez-vous aux marins les plus habiles et les plus intrépides de son pays, aux géographes, astronomes et hommes de science portugais, majorcains, génois ou encore allemands, sur l'expérience et la science desquels il comptait pour mener à bien ses projets.

Une intense curiosité scientifique s'était éveillée en lui et, ayant écarté toute idée d'amour et de mariage, comme aussi toute possibilité de succéder au roi, son père, il ne cessait de « méditer sur le mystère de l'Univers ».

Peut-être le prince fut-il averti des connaissances des anciens en ces matières ? Hérodote n'avait-il pas informé le monde de ce qu'une circumnavigation du continent noir était chose possible ? N'avait-il pas affirmé que « la mer qui s'étend au delà des Colonnes d'Hercule et qu'on appelle Atlantique et la mer Erythrée ne sont qu'une seule et même mer ? » (3). Et n'oublions pas le « périple de Hanon ». Longtemps aussi avant notre ère, Eratsthène de Cyrène avait mesuré le pourtour de la Terre dans le sens du méridien. Il était assez aisé d'en inférer la longueur approximative de l'Equateur, voire la longueur O.E. de la Méditerranée. Et Posidonios et d'autres avaient donné à entendre que la région équatoriale était parfaitement habitable, bien plus salubre, arrosée et fertile en tout cas que celle du Tropique.

Ainsi, installé près de la pointe de Sagres, le Navigateur entrevit — avec une prescience, qui n'eût d'égale que la constance et l'obstination qu'il mit à la traduire en actes — la possibilité d'atteindre les Indes en contournant l'Afrique.

Quel bénéfice n'en retireraient pas ses compatriotes en enlevant de ce fait aux Vénitiens et aux Arabes le monopole du trafic de la soie, des gemmes, des bois et des épices ?

Mais, s'il devait, des découvertes en perspective, résulter un bien matériel pour la Nation qui réussirait à conquérir — a *apérir*, dirais-je — ce nouveau domaine et à dégager ces voies de tous obstacles, quel

(3) Elaine SANCEAU, p. 76.

avantage n'en retirerait pas le service de Dieu ! Et c'était bien là la préoccupation dominante de l'Infant : entrer en contact avec des populations inconnues *pour les convertir à la doctrine du Christ*.

Notons pourtant que, pour le Navigateur — chose combien rare en son temps — cette entrée en contact ne pouvait s'opérer que par des moyens pacifiques ! L'ordre immuable de Henrique — par ailleurs grand pourfendeur de Maures — était (dans le domaine des découvertes)... *de ne pas combattre* (4).

★ ★

Le principal des hommes de science, auquel le prince Henrique accorda d'emblée son estime et sa confiance, fût l'Hébreu converti — fils d'un autre savant astronome et géographe : Jaime de Majorque. Il était expert dans la fabrication d'instruments — astrolabes et compas arbalettes ou bâtons de Jacob et quadrants nautiques, pensons-nous — et dans la confection de portulans gravés avec autant de talent que de soin.

Le premier souci des maîtres de Sagres fut donc d'enseigner, aux pilotes portugais, l'art de reconnaître leur latitude quand ils se trouvaient hors de vue de la terre ferme; la connaissance des vents dominants; l'estimation de la vitesse de l'embarcation, chose combien indispensable pour tous calculs dans le sens des longitudes, et tout ce qui avait trait à la science de la mer.

Un texte nous enseigne qu'à partir du XV^e siècle les pilotes s'occupent en mesure de calculer la latitude du navire en mer.

Cette latitude correspond — on le sait — à la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, corrigée selon le jour de l'année, par l'angle que fait le plan de l'Equateur terrestre avec celui de l'ecliptique. Les *savants portugais*, du XV^e siècle, ont dressé des tables qu'utiliseront bientôt les pilotes et qui donnaient ces corrections (5). Remarquons au passage que le système astronomique toujours en honneur est celui de Cl. Ptolomé. Copernic ne verra le jour qu'en 1473.

Henri, pour mieux former ses gens, les aurait envoyés à la recherche des « Iles perdues » : les Açores, et ce fut là une première réussite. Mais qu'en est-il dès lors de la tradition selon laquelle ces mêmes îles

(4) Elaine SANCEAU, p. 199.

(5) « *Histoire générale du Travail* » éditée par la « Nouvelle Librairie de France ». Extrait paru dans « le Miroir de l'Histoire » n° 123, Mars 1960, p. 388.

de *Vlaamse Eilanden* — auraient été initialement découvertes par des naves flamandes, commandées par Jacobus van Brugge et déportées par la tempête ? Elles seraient, après avoir touché pour la première fois les Açores, rentrées à Lisbonne, porteuses de la bonne nouvelle; nouvelle dont les Portugais auraient fait leur profit. Ce serait la raison pour laquelle certaines des îles — Terceira tout au moins — furent par après concédées à des Flamands.

★
★★

Nous y reviendrons. Mais, pour le Prince, l'essentiel n'est-il pas de trouver les hommes entreprenants, expérimentés et suffisamment détachés des légendes terrifiantes qui couraient alors et auxquelles les gens de toutes les classes accordaient un irrésistible crédit ? Pour nous en convaincre, souvenons-nous des enfantines terreurs de l'an 1.000 !

Le premier cap à franchir devait être le cap Bojador, « promontoire de l'Afrique occidentale projeté dans l'Atlantique par la côte du Sahara ». Hélas, ne disait-on pas que le marin assez hardi pour oser franchir le cap, s'il en revenait, se verrait changé... en nègre ? Tous les marins en tout cas s'accordaient à dire que franchir le cap Bojador c'était courir à sa perte. Au delà, pas de mer navigable. L'Océan se résolvait en un borbier, un magma qu'ébouillait le soleil des Tropiques ! D'aucuns le disaient peuplé de monstres gigantesques.

La chose qui nous étonne le plus, c'est que, dès avant don Henrique, il existait de fort jolies cartes, abondamment remplies, de l'intérieur de l'Afrique du N.O. Sahara compris, un Sahara apparemment bien habité, policé et partagé en empires et royaumes fameux; le *Mali* entr'autres; mais, des côtes, on ne savait rien. L'Infant, lui, ne pouvait ignorer ces portulans. Il est à supposer aussi qu'après la prise de Ceuta, Henri fut mis en rapport avec des Maures et des Juifs qui connaissaient l'arrière-pays et sans doute lui parlèrent-ils des régions de l'or, tout au long d'un grand fleuve au delà du Sahara.

★
★★

1434 — enfin — apportera à l'animateur persévérant de ces découvertes maritimes, une immense satisfaction. Une tentative de *Gil Eannes* réussit pleinement. Ce vaillant double Bojador et, par après, poussera jusqu'à cinquante, puis jusqu'à cent vingt lieues au delà du cap tant redouté !

Et « *Plus jamais les seuls obstacles mythiques n'arrêteront l'expansion de l'homme à travers le monde* » (6).

Les Portugais sont aux Açores, à Madère. L'agriculture et l'élevage y réussissent au delà de toute attente. Et ce succès risque même de freiner l'élan vers les découvertes de régions au-delà.

En 1441, ils atteignent le cap Blanc. Dans l'intervalle et encore une fois à l'intervention d'Henrique, sont apparues les premières *caravelles*, conçues et construites à partir de 1430 dans ses chantiers, ainsi que l'affirment ses compatriotes (le terme est d'origine portugaise). Ces gracieux petits vaisseaux avec des voiles triangulaires latines, un ou plusieurs mats, un avant effilé, une carène absolument lisse offrant un minimum de résistance à l'avancement, rapides, légers et faciles à manœuvrer, ont joué un rôle primordial dans l'histoire des découvertes.

Les caravelles saisissaient le moindre souffle de vent et permettaient même d'avancer vent debout. Elles constituaient en fait une large amélioration d'un « modèle de bateau que les pêcheurs de la côte portugaise avaient utilisé depuis le temps des Maures » (7).

Et, en 1444, nouveau triomphe dans l'accomplissement des plans d'Henri : *Diégo Diaz* débarque au Cap Vert. Disons : Dakar. Ils n'en resteront pas là. Selon toute vraisemblance, du vivant encore du Navigateur, les marins de son pays pousseront jusqu'au 8° degré de lat. N. = c'est aujourd'hui la côte de Sierra Leone et la ville de Freetown !

Et plus d'un s'enhardira à remonter le cours des fleuves.

C'est en tant que grand-maître de l'Ordre du Christ — le fait est à noter — que le Prince avait reçu du Roi le privilège de ces reconnaissances côtières et de la prise de contact avec les populations découvertes. Et ceci souligne le prosélytisme de ces marins.

II

Mais, me demanderez-vous, MM., qui était donc le Navigateur ?

Le prince Henrique, né à Porto, le 4 mars 1394, était le 3^e fils du roi de Portugal Joao I^{er}, fondateur de la dynastie d'Aviz. Et nul n'ignore que la domination de la maison d'Aviz correspond à la période

(6) Elaine SANCEAU, p. 102.

(7) Elaine SANCEAU, p. 166.

la plus glorieuse de l'histoire portugaise. Son peuple portait Jean I^{er} littéralement sur le pavois en raison de sa glorieuse et définitive victoire d'Aljubarrota (1383) où il avait vaincu l'ennemi de l'Est : le Castillan.

Sa femme était Philippa de Gand. Pourquoi ce patronyme belge ? Elle était fille de Jean de Gand, 4^e fils du grand Edouard III d'Angleterre, fondateur de l'ordre de la Jarretière, père du « Prince Noir ».

Le règne d'Edouard III est des plus illustres dans les annales militaires anglaises — au grand dam de la France, d'ailleurs. Edouard avait épousé Philippa de Hainaut, Zélande et Hollande, de qui il eut 13 enfants. Soit dit en passant, Jacques van Artevelde poussa les Gantois à reconnaître le roi anglais comme roi de France et c'est ainsi qu'Edouard prit solennellement ce titre à *Gand*, le 23 janvier 1340 ! C'est aussi le motif pour lequel son fils Jean — que nous venons de citer — vit le jour dans l'abbaye de St Bavon, dans la même ville de Gand.

Nous ne nous attarderons pas davantage à la sombre figure de John of Gaunt. Il guerroya malencontreusement en France, en Guyenne. Il entreprit, contre St Malo, un siège qui tourna au désastre. Il s'égara en Castille dont il s'adjugea la couronne et se montra — dans son propre pays — lui le fondateur de la maison de Lancastre, maladroit, cruel, odieux, Shakespeare pourrait nous en dire plus long.

La fille de John, Philippa, tout au contraire, fut une princesse douée des plus hautes qualités, cultivée, très attachée à sa patrie d'adoption.

Son action personnelle dans l'éducation de ses fils ne contribua pas peu au développement des qualités dont ils firent preuve. Les nobles traits de son caractère nous les retrouvons également chez sa fille : Isabelle de Portugal de qui nous parlerons plus loin.



Ce fut don Henrique qui, tout jeune, insista obstinément auprès du roi son père pour qu'il entreprit la conquête de *Ceuta*, ville de la côte marocaine — l'une des colonnes d'Hercule — qui domine du côté Sud le goulet de Gibraltar. De là, les musulmans organisaient le pillage des côtes de la péninsule ibérique comme ils interceptaient, à leur profit, le florissant commerce qui existait entre les ports européens de la Méditerranée et ceux de l'Atlantique et de la mer du Nord.

Le prince, non sans peine, réussit à convaincre le roi. A 21 ans, sur le champ de bataille, il se conduisit de la façon la plus méritoire et la plus glorieuse.

C'est après cette nouvelle et brillante victoire des armes portugaise — en 1415 — que le roi Jean I^{er} sacra lui-même ses trois fils chevaliers. C'étaient les trois aînés : Duarte (Edouard), Pierre et Henri. Mais nous ne pouvons citer le nom de Ceuta sans faire mention de ce passage si intéressant de feu l'excellent archiviste-conservateur anversois J. Denucé : « Ceuta, principal boulevard de l'Islam jusqu'à sa prise par les Portugais (...) devint rapidement le pivot de l'économie nouvelle. L'expansion portugaise allant de pair avec l'expansion commerciale flamande à partir du règne de Jean sans Peur (1371-1419), les marchands brugeois ont dû fréquenter Ceuta dès le XV^e siècle » (8).

Et comment en aurait-il été autrement ? Ne conserve-t-on pas, à Bruges, une liste romane qui rappelle qu'au XII^e siècle, la « Venise du Nord » entretenait des relations commerciales suivies avec le Maroc (Fez), avec Bône et Bougie et avec la ville de *Sigilmessa*, en bordure de la *mer de sable* ?

★
★★

Pour bien situer don Henrique dans son cadre européen, soulignons avant et après la fin du moyen-âge et sans compter Jeanne d'Arc, une série de maîtresses-femmes, dont aucune ne doit avoir ignoré nos provinces !

Philippa de Hainaut, belle-mère d'Edouard III, qui sauva la vie aux bourgeois de Calais.

Philippa, sa fille, qui donna 13 enfants à son mari, dont le Prince Noir, le vainqueur de Jean II le Bon, et John of Gaunt.

Philippa de Gand, fille du dernier nommé, épouse de Joao I^{er} et mère du Navigateur.

Isabelle de Portugal, sœur de ce dernier : « La Grande Dame de Bourgogne ».

Marguerite d'York, épouse du Téméraire, issue d'une famille ennemie des Lancaster (John of Gaunt et ses descendants).

Marie de Bourgogne, fille du Téméraire, épouse de Maximilien I^{er}, morte bien trop jeune.

Et que ne dirait-on pas, plus tard, de Marguerite d'Autriche, fille des précédents, qui était la tante de Charles-Quint et gouvernante des Pays-Bas.

★
★★

(8) J. DENUCE : « *L'Afrique au XVI^e siècle et le Commerce Anversois* », p. 9.

Nous pourrions aisément allonger la liste.

Le prince Henri était un jeune homme sérieux et réservé pour qui les plaisirs de la ville et de la cour n'avaient pas grand attrait; mais qui passait avec joie ses nuits à lire. On nous dit aussi qu'il jeûnait presque continuellement et porta le cilice à peu près toute sa vie. Il s'était choisi une devise combien éloquente : « Talent de bien faire ».

N'étant donc pas appelé à régner et désireux de se consacrer autant à la science nautique qu'au service de Dieu, l'Infant, grand-maître de l'Ordre du Christ, se retira pour de bon sur son promontoire de Sagres d'où il anima, sa vie durant, comme nous l'avons vu et le verrons encore, les entreprises maritimes et les découvertes de ses compatriotes. S'il revêtait un aspect sévère, il ne s'en montrait pas moins reconnaissant et généreux vis-à-vis de ceux qui se dévouaient à sa cause.

Mais vis-à-vis des Musulmans, il brûlait d'une haine sanguinaire. Dans les combats contre ces Maures il faisait preuve de la plus folle témérité. Il courut les plus grands dangers, en raison même de son impétuosité; lors de la désastreuse entreprise de Tanger notamment.

A ce dernier propos et pour souligner davantage la dualité du caractère d'Henrique, laissez-moi vous lire cette citation : « Henrique, sur le champ de bataille était évidemment un autre homme que dans son cabinet de travail, et sa famille avait peut-être de bonnes raisons à se demander si un guerrier aussi téméraire pouvait être un chef très sûr » (9). Après le désastre de Tanger, où l'infant don Fernando, pour son plus grand malheur, tomba aux mains des Maures, Henri se retira définitivement de la scène militaire.



Nous sommes alors en 1436. Il lui reste encore bien des années fructueuses à parcourir. Déjà nous en avons mis en vedette les réalisations essentielles. Il n'a que 42 ans et mourra à 66.

— Quel aspect présente alors l'Occident ?

— L'Espagne est encore morcelée. Les Maures sont toujours à Grenade. Le règne glorieux de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique est pour la fin du siècle.

— La douloureuse histoire de Jeanne d'Arc est finie. Née en 1412... la Pucelle est montée au bûcher en 1431 ! L'orgueil des Anglais est touché à mort et bientôt ils seront complètement chassés de France

(9) Elaine SANCEAU, p. 113.

où le sceptre est aux mains de Charles VII, le Victorieux — le roi de Jeanne d'Arc.

— En Angleterre, règne Henri VI (de 1422 à 1471). Ses armées luttent en vain pour garder les conquêtes sur le continent. Du mécontentement de leurs défaites, va résulter l'affreuse *guerre des Deux Roses*.

— A propos de Bruges — avec Maur. Guillaume Linephty — nous dirons qu'aujourd'hui encore « elle propose à nos admirations tant de témoins de sa splendeur passée, que nos yeux se la représentent sans effort dans le rayonnement de son apogée, en ce prodigieux XV^e siècle où s'affirme sa primauté : Bruges est alors, avec Venise, sa rivale bientôt surpassée, le point privilégié de la terre où convergent toutes les richesses du monde; ville patricienne et mystique, ville à la fois orgueilleuse de sa puissance et agenouillée sous les croix de ses églises, Bruges saura traduire dans l'art qu'elle suscite, le caractère de son faste, de sa dévotion et de son idéal » (10).

— Nous sommes toujours en 1436. L'Université de Louvain compte 10 ans d'âge. L'Italie ne connaît encore ni Léonard de Vinci, ni Raphaël, ni Michel-Ange; mais nos Flandres ont déjà leurs grands primitifs : Jean van Eyck (\pm 1390-1441) qui de 1432 à 1439 travaille à son œuvre maîtresse — et combien — l'Agneau Mystique, et Rogier de la Pâtur (1400-1464) et, bientôt, Hans Memling (1435-1494).

— Pour cette même prestigieuse époque, il nous faut citer Thierry Bouts (1420-1475); Gutenberg (1400?-1468) qui en 1440 découvre la typographie ou impression à caractères mobiles.

— La Bourgogne a enfin tourné le dos à son allié d'outre-Manche. Philippe le Bon vient — en 1435 — au Traité d'Arras — de se réconcilier avec Charles VII. Tout ira bien jusqu'aux machiavéliques calculs de Louis XI vis-à-vis de Charles de Charolais, dit le Téméraire.

★ ★

III

Mais, je viens de citer *Bourgogne*.

Un jour de décembre 1428 des voiles étaient entrées dans le Tage qui amenaient en ce pays des ambassadeurs de Flandre, parmi lesquels

(10) Maur. Guillaume LINEPHTY : « *Hans Memling* », 1939, Editions Manoir, Bruxelles.

un nom, illustre pour nous, Jean van Eyck. Cet artiste privilégié avait pour mission de faire le portrait de l'Infante Isabelle : *Isabelle de Portugal*, qui, à la joie de son père, alors sur son déclin (+1433), prit en janvier 1430 le chemin de la fastueuse cour de Bourgogne, pour y épouser celui qui volontiers se faisait appeler le grand duc d'Occident. Je le trouve mentionné comme suit dans les registres : Register van de Dachvaerden (1450-1482) des riches archives d'Anvers.

« Philips, bider graciën Gods, Hertoge van Bourgoengnen, van Lothryke, van Brabant ende van Limbourch, Greve van Vlaendren, van Artoys, van Bourgoengnen, Palatin van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant ende van Namen, Mercgreve des Heilichs Rycx, Heere van Vryesland, van Salins ende van Mechelen. »

Il a succédé à son père depuis Montereau (1419).

Nous ne décrivons pas les fastes éblouissants de ce mariage célébré à Bruges, comme tout le monde sait, et à l'occasion duquel fut fondé l'Ordre prestigieux de la *Toison d'Or*, « créé pour assurer la tranquillité et la prospérité de la chose publique, la défense de la foi catholique et symbolisant l'essor commercial que Bruges et la Flandre devaient à l'industrie de la laine ». Essor commercial dans lequel la marine sans nul doute dut jouer un grand rôle.

Nous ne pensons pas non plus devoir rappeler que, dans ce même temps, Philippe fit serment de se croiser. S'il avait jamais dû passer à l'exécution, s'il était vraiment parti en guerre contre l'Islam, quel meilleur allié aurait-il pu trouver que son beau-frère de Sagres, le chevalier du Christ, voué au célibat le plus austère ⁽¹¹⁾ ?

Quel contraste entre ces deux hommes !

Mais ce n'est pas tant de Philippe le Bon que je revendiquais le privilège de vous entretenir, de Philippe l'*Asseuré* comme disaient ses contemporains, selon l'avis autorisé de Luc Hommel; mais bien de la princesse portugaise sa 3^e épouse, arrière-petite-fille d'Edouard III et de Philippa de Hainaut.

Isabelle était née à Evora en 1397. Elle n'était donc plus toute jeune quand, en 1430, elle épousa le Duc de Bourgogne. « Belle, grave, prudente (Larousse), elle prit part à de nombreuses négociations avec la France, l'Angleterre et d'autres puissances ». Sa parfaite connaissance de l'anglais, qu'elle devait à sa mère, la servit en cela puissamment. Le traité d'Arras (1435), qui mit fin à la guerre entre France et Bourgogne, lui est dû en majeure partie.

(11) Son exact contemporain : H. N. 1394-1460; Ph. B. 1396-1467.

« Par elle horrible guerre cesse
Et paix se remet en besogne !
Vive la très haulte duchesse !
Vive la dame de Bourgogne ! »⁽¹²⁾

Elle gèrera les affaires en l'absence du Duc, s'entremettra entre Gand et Bruges et obtiendra de l'Angleterre qui, après Arras, avait fait montre d'hostilité vis-à-vis de la Bourgogne, un utile traité d'ordre économique, fort profitable à la Flandre.

Chastellain, parlant de Charles le Téméraire, dit que son entêtement et son obstination, il les tenait de sa mère, Isabelle de Portugal, « laquelle n'estoit point à vaincre ».

Mais nous retiendrons surtout ici la grande révérence en laquelle tout son peuple tenait « La grande Dame ».

Elle prêta aussi son concours aux entreprises de son frère et beaucoup de ses sujets Flamands furent envoyés au Portugal pour y obtenir des concessions. Plus d'un y reçut d'importantes propriétés, des îles açoréennes entr'autres où ils ont fait souche et où leurs noms survivent encore dans mainte appellation géographique, parmi lesquelles notamment le nom du port principal de Horta (Huerta, Huerter). Tous nous savons la dignité avec laquelle toujours se comporta la noble épouse du volage Philippe et combien sa fin fut édifiante. Elle mourut en 1472, cinq ans après son mari, douze ans après Henrique.

★
★

Un auteur (13) rapporte cette anecdote. Diègo Gomes, voyageur portugais réputé, avait vu chez un roi nègre de la Gambie des léopards et un grand nombre de perroquets. Son hôte lui fit don de six peaux de léopard; un éléphant fut abattu en son honneur et sa chair envoyée à la caravelle. Diègo Gomes en fit saler pour l'Infant (!) en rapporta aussi un pied d'éléphant, qui mesurait trois palmes et un doigt de large ainsi qu'une défense de huit pieds de long (2 m 50). Cadamosto, le voyageur italien relate que Henrique se montra enchanté de ces présents et qu'il envoya le pied d'éléphant et la défense en Flandre *pour en faire don à sa sœur*.

(12) « *Le Champion des Dames* » de Martin le FRANC, cité par Luc HOMMEL : « *Marie de Bourgogne ou le grand héritage* », p. 166.

(13) Elaine SANCEAU, p. 254.

Ajoutons qu'à diverses reprises Henri fut invité à la cour de Bruges; mais jamais plus il ne quitta le sol de sa patrie. Son frère Pedro, au contraire, y avait été reçu antérieurement avec faste et égards. Une chasse fut organisée en son honneur... au château de Wynendaele (1425?).

Ceci nous montre, entr'autres choses, combien les relations entre les côtes du Portugal et Bruges devaient être fréquentes. Et les relations d'époque montrent que sans nul doute les marins de Flandre furent nombreux à prendre part — fût-ce à titre subalterne — aux voyages proches ou lointains des Portugais.

Sur le terrain des arts, ces relations furent plus suivies encore. Au risque de me redire en partie, je citerai le texte de Luc Hommel : « L'influence de l'art de par deçà sur les artistes portugais a (...) un point de départ précis : l'arrivée à Cascaes, le 5 décembre 1428 de Jean van Eyck, accompagnant l'ambassade bourguignonne chargée de demander pour l'Assuré la main d'Isabelle. (...) van Eyck a pour mission de «peindre sur le vif» la fiancée. Le portrait achevé et expédié, ce fut à qui, parmi les nobles portugais, acquerrait un tableau du peintre brugeois » (14).

« La dépendance de l'art portugais à l'égard de l'art bourguignon — c'est toujours Luc Hommel qui parle (15) — se révèle dans les œuvres de celui que les Portugais (à très juste titre) considèrent comme le principal maître de l'école lusitanienne du XV^e siècle : Nuno Gonçalves ». J'aurai l'avantage de vous en parler davantage ce tantôt (diap.).

J'ai égaré malencontreusement une note se référant à une ouvrage déjà ancien de feu Maeterlinck, archiviste-conservateur de la ville de Gand : « Le genre satyrique dans la peinture flamande ». Cet excellent auteur y soulignait abondamment, avec preuves à l'appui, l'influence qu'ont eu les artistes des Pays-Bas : les architectes, les sculpteurs sur pierre et sur bois sans omettre les peintres sur l'essor artistique tant en Espagne qu'au Portugal et davantage sans doute encore en Espagne qu'au Portugal.

Dans ce dernier pays, au surplus, la dynastie qui précéda celle d'Aviz était la dynastie Bourguignonne. Peut-être faut-il voir là aussi une raison des tractations suivies entre le Portugal et les Flandres tout

(14) Luc HOMMEL : *Marie de Bourgogne ou le Grand Héritage* », p. 136.

(15) Ibid.

au moins aux temps de Philippe le Hardi (1342-1404). Ce dernier d'ailleurs avait épousé Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

★
★

IV

Mais il est temps que nous retrouvions notre héros et que nous poursuivions ensemble notre voyage — combien rapide et superficiel — à travers le XV^e siècle.

Durant une quarantaine d'années, l'enfant est demeuré dans sa retraite. L'endroit est très à l'écart. Le site est sauvage et combien propice à la méditation tant pieuse que scientifique. Sagres se situe entre le cap St Vincent proprement dit et la magnifique baie de Lagos où vivent pilotes et techniciens, où s'élèvent chantiers et entrepôts et où se construisent les rapides caravelles.

Sagres, c'est le Caput Sacrum (le Promontorium Sacrum aussi des Romains, d'où Sénèque, dans son « De Naturalium Quaestionum » et, dans les premiers temps de notre ère (il est mort en 60), avait affirmé qu'avec un bon vent en poupe et naviguant toujours vers l'Ouest, il devait être possible, dans l'espace d'une quinzaine, d'atteindre l'opposé de la Terre habitée !

Entouré de ses géographes, physiciens, cosmographes, astronomes et cartographes, Henri n'a cessé de poursuivre sa grande idée : aller de l'Atlantique à la mer Erythrée en faisant le tour de l'Afrique ; encourager ses hommes qui l'un après l'autre, tout au long de ce « siècle des découvertes », traceront la page la plus brillante de l'histoire du Portugal.

N'insistons pas sur les profits matériels, la perspective de l'or sur tout, qui constitueront certainement le principal mobile de beaucoup d'entre eux. Ce mobile là est de tous les pays et de tous les âges et a toujours amené plus de déconvenues que de réussites.

Ne parlons pas du rapt brutal de centaines et plus tard de milliers d'esclaves — et je reste en dessous de la vérité. Tous les peuples d'Occident en voulaient et tous invoquaient la même fausse excuse : la conversion. Disons, pour notre consolation, que P. P. Rubens n'aurait pas eu l'occasion de peindre ses admirables têtes de nègres (au siècle suivant) s'il ne s'en était trouvé tant à sa portée dans les rues d'Anvers où d'ailleurs une famille puissante d'origine lusitanienne : les Ximènes

accumula richesses et renommée dans le commerce de l'homme par l'homme. Le chroniqueur Gomes Eannes de Azurara, le panégyriste par excellence du Navigateur, n'affirme-t-il pas avec l'accent d'une profonde conviction que tous les esclaves adoptèrent volontairement la foi chrétienne. « Et quelle récompense, s'écrie-t-il avec extase, quelle récompense l'Infant Henrique ne recevra-t-il pas du Seigneur Dieu pour avoir amené ceux-ci et bien d'autres au Salut éternel ? » (16).

Au surplus, la plupart des théologiens étaient d'accord. Bien loin de considérer l'esclavage comme un crime contre l'humanité, ils étaient convaincus que c'était un grand bien pour leurs frères noirs (17).

Dorénavant, comme des lévriers découplés, les caravelles cingleront nombreuses, toujours plus nombreuses — et toujours portugaises — vers les mers du Sud — toujours plus avant.

L'infant est mort (1460) qu'elles explorent le golfe de Guinée. En 1482 — c'est l'année de la mort de Marie de Bourgogne — Diégo Cao pénètre dans l'estuaire du Zaïre. Il le remonte jusqu'aux premiers rapides, les rapides de Yalala. Des inscriptions sur des rochers de la rive Sud du Fleuve en font foi. Hélas les graveurs ont omis la date !

En 1487, Bartholomeus Diaz contourne le Cap des Tempêtes : Cabo Tormentoso et Jean II d'Aviz, dans un élan d'enthousiasme, le débaptise et décide de donner à l'imposant promontoire austral du continent africain le nom cent fois justifié de Cap de Bonne Espérance : l'Espoir de voir enfin se réaliser le *vœu du Navigateur* : contourner l'Afrique par le Sud !

En 1492 il se passera deux événements d'ordre capital pour l'Europe et pour la chrétienté. Ferdinand et Isabelle arrachent Grenade à Boabdil et les Maures sont définitivement chassés d'Espagne. La mère du roi Maure pourra formuler cette imprécation — s'adressant à son fils : « Pleure comme une femme le royaume que tu n'as su défendre ni comme un homme ni comme un roi ! »

(16) Elaine SANCEAU, p. 176.

(17) *Ibid.*, p. 174.

Et, le 12 octobre, Christophe Colomb découvre le nouveau monde ! Passons ici sous silence les découvertes restées mal ou inconnues des Vikings norvégiens ou des Chinois (18).

Nul n'ignore que le marin génois avait vécu au Portugal *avant* de s'engager au service des souverains d'Espagne et « Colomb, en tant que marin ne savait que ce qu'il avait appris d'eux (les Portugais) et peut-être — c'est Elaine Sanceau qui parle (19), en termes assez sybilins — peut-être même ne fit-il rien que les Portugais n'aient fait avant lui ».

★
★ ★

Mais le couronnement de l'œuvre du Navigateur est proche ! Soyons brefs, autant que l'événement fut sensationnel— Camoëns est là pour nous décrire l'événement en style d'épopée : En 1497, enfin, Vasco de Gama, couronna la fin du siècle, couronna l'œuvre amorcée avec tant d'obstination, de sûreté, de clairvoyance aussi. D'un trait, empruntant la mousson, il joignit Melinde à *Calicut*, il avait définitivement découvert la route du Portugal aux Indes en contournant l'Afrique. Et de ce jour s'écroula le monopole de l'altière Venise, tandis que le Portugal devenait la première grande puissance maritime et commerciale.

★
★ ★

V

Le voyageur qui, en auto, fait route de Coïmbre vers Lisbonne verra s'élever, dans une étroite vallée, pas loin de la mi-chemin et à peu de distance à la fois de Nazarée, de Fatima et d'Alcobaça, un édifice grandiose : le monastère de Ste Marie de la Victoire, communément appelé : *Batalha*.

De caractère encore médiéval, inachevé malheureusement dans une de ses parties les plus belles, il est de style cistercien, ogival.

C'est là, à peu de distance des landes arides où se déroula la victorieuse bataille d'*Aljubarrota*, que bat le cœur brûlant d'un Portugal

(18) Pierre VARILLON : « Première Découverte européenne de l'Amérique » : Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1959, pp. 72-84.

(19) Op. cit., p. 268.

libre et fier. Il n'a pas moins de raisons de l'être aujourd'hui. Son empire à lui est demeuré intact Il est toujours à Macao, sur le rivage de la Chine; il est toujours à Timor en pleine Indonésie; il conserve toujours ses comptoirs des Indes et aucune ombre ne semble menacer encore ni le Mozambique, ni l'Angola.

Aucun touriste n'a jamais regretté d'y avoir jeté un coup d'œil, moins encore d'en avoir franchi le seuil.

Là, en un hall d'une sobriété sévère et digne, repose dans l'éternité, le Soldat Inconnu Portugais.

Au pôle opposé de l'église, le visiteur entrera dans un chapelle qui, elle, retiendra toute notre attention. C'est la chapelle dit du *Fondateur*. Sous le mausolé qui occupe le mitan de ce saint lieu, reposent Jean I^{er} d'Aviz et la reine Philippa de Gand.

Le sculpteur nous les montre « avec leurs têtes couronnées sous des dais ». Le roi est porteur des insignes de l'Ordre de la Jarretière et revêtu de son armure. « Ils reposent à côté l'un de l'autre, ayant leurs mains droites enlacées en signe d'amour conjugal »; caractéristique de ce ménage royal très uni.

Contre le mur du fond, s'alignent 4 sacrophages en forme de niches où dorment leurs fils. Le Navigateur est là. C'est la deuxième tombe à partir de la droite. D'incontestable manière nous y reconnaissons celui dont la mémoire nous a réunis ici. Il est armé en Chevalier du Christ et porte le chaperon que nous lui connaissons.

Et ainsi le solitaire de Sagres, celui que l'on n'appelait plus à la cour royale que pour aider à trancher de douloureuses querelles, a repris sa place dans la famille.

Et le visiteur se prend à réfléchir.

Ce sont là d'humbles cendres, vieilles de 500 années : « Memento quia pulvis es... »; mais que ne doivent pas son pays et l'Occident tout entier à ce presque moine, à ce prince qui voulut se priver de toutes les joies du monde pour ne se consacrer qu'à l'étude d'angoissants mais aussi passionnants problèmes.

Sa clairvoyance — nous l'avons déjà dit — n'eut d'égale que sa constance et sans doute était-il doué de la même *obstination* que sa sœur, la Grande Dame de Bourgogne.

D'aucuns affirmeront peut-être que des gens venus après son temps — Vasco de Gama pour ne citer que lui (Et loin de nous toute idée de formuler la moindre critique sur son exploit grandiose) — que des gens, dis-je, venus après lui allèrent plus loin, allèrent plus avant

le long de la côte africaine, découvrirent davantage de terres; mais l'auraient-ils pu faire sans leurs devanciers ? C'est aux marins et aux savants qui avaient reçu l'énergique impulsion d'Henrique, qu'indurent la science qui conditionne tout.

Ce sont les hommes du *Navigateur* — et eux seuls — qui piétinèrent les légendes, qui déchirèrent les ténèbres. Ce furent les étraves de leurs coques de noix qui ouvrirent pour de bon les grandes voies de l'Océan !

Et ne cherchons pas à analyser — tout au moins ce soir — s'il est vrai qu'Henrique, *avant* Colomb eut l'intention d'envoyer ses marins dans la direction de l'*Ouest*. Nous sommes même persuadés que non, mais, sans les marins portugais qu'il envoya vers les mers du Sud, sans leurs connaissances nautiques et leur surprenante audace, le poète eût-jamais pu mettre, dans la bouche d'un Christophe Colomb, le « accordez-moi 3 jours et je vous donne un monde » ?

Sans crainte, nous pouvons affirmer qu'à défaut de Henri le *Navigateur*, il n'y aurait pas eu de Gil Eannes, moins encore de Barthélemy Diaz et sûrement pas de Vasco da Gama !



Je pense que tous, MM., vous serez d'accord avec moi que, sans contestation possible, Henri — duc de Viseu, seigneur de Covilham — appartient à cette infime proportion des Grands de ce Monde qui, dans le cours des siècles, ont pu mériter le titre combien enviable de *Conquérant pacifique*.

En cette année 1960, si cruelle à nos cœurs de patriotes belges, il peut être lénifiant de nous rappeler que, parmi les nôtres, il est un grand Roi, qui, lui aussi, a mérité ce titre — et dans des conditions même assez analogues : *Léopold II* ⁽²⁰⁾.

(20) Stanley, à qui il est possible d'adresser la même épithète élogieuse, parlant de Léopold II, ne disait-il pas : « Votre Roi est le plus sage des rois; c'est un grand homme dans toute la force du terme. Il possède la vraie grandeur : celle qui ne repose ni sur la puissance des armées, ni sur la force, mais sur les idées, sur la générosité, l'amour du pays et de l'humanité ».